

James R. MARTEL, *Subverting the Leviathan. Reading Thomas Hobbes as a Radical Democrat*, Colombia University Press, 2008, 309 p., ISBN 978-0691023175.

Renaud Picard*

Sous l'impulsion de Quentin Skinner et de son projet contextualiste, le commentaire érudit sur Hobbes redécouvre depuis quelques années la dimension rhétorique du Léviathan, naguère occultée ou, comme chez Léo Strauss¹, considérée et exposée, mais sous-estimée quant à sa portée dans l'argumentaire hobbesien. Cette nouvelle considération est d'autant plus décisive qu'elle participe à une profonde relecture de l'interprétation hobbesienne des *Écritures*, exposée dans les parties III et IV du *Léviathan* et longtemps étudiée comme la variante chrétienne des théories de la nature humaine et de la République des parties I et II. La relecture du *Léviathan* à l'aune de l'enjeu rhétorique redonne, en effet, aux deux dernières parties un contenu qui leur est propre : il ne s'agit plus d'y lire une banale justification biblique de la philosophie politique, mais plutôt d'y déchiffrer un contenu, philosophique et subversif, qui s'inscrit au cœur des débats du 17^e siècle sur la réinterprétation des *Écritures*.

Parce qu'il participe à cette relecture et, d'une manière impressionnante, la radicalise jusqu'à des conclusions démocratiques qui, sans le moindre doute, susciteront des résistances musclées chez nombre de spécialistes des études hobbesiennes, le livre *Subverting the*

* L'auteur est étudiant à la maîtrise en philosophie (Université de Montréal).

¹ Léo STRAUSS, *The Political Philosophy. Its Basis and its Genesis*, Clarendon Press, Oxford, 1936.

Leviathan de James R. Martel est d'un intérêt considérable, sinon incontournable.

Son tour de force consiste à accroître le potentiel théorique de la récente thèse de David Johnston et de Quentin Skinner² par une importante redéfinition de la notion de rhétorique. En effet, puisque celle-ci n'a pas pour seule qualité d'accroître le pouvoir persuasif du texte – comme chez Johnston et Skinner, mais également de multiplier ses sens et d'engager le lecteur dans son acte de production, les conclusions profondes de la philosophie politique de Hobbes ne s'articuleraient pas, comme le défend le commentaire traditionnel, autour du concept de souveraineté absolu : le *Léviathan*, œuvre qui n'opèrerait pas dans un cadre libéral, serait au contraire une charge démocratique contre toute forme de souveraineté. Envers et contre toutes les études hobbesiennes, Martel bascule ainsi la philosophie politique de Hobbes dans le camp d'une tradition antilibérale, démocrate, partisane d'une politique sans souveraineté, et représentée au 20^e siècle par nulle autre qu'Hanna Arendt.

La défense de cette thèse audacieuse s'organise tout d'abord autour d'une réinterprétation de la notion hobbesienne de lecture. Si la lecture d'un texte est, selon le commentaire traditionnel de Hobbes, passive et assujettie aux impératifs de la souveraineté, Martel défend qu'il en est autrement quand nous considérons les implications subversives de la rhétorique : la lecture privée de chacun devient alors active et participe, de façon étonnante, à la discussion collective sur le sens.

Nous ne pouvons pas entrer ici, faute de place, dans tout le détail des arguments qui soutiennent cette interprétation, mais soulignons-en l'essentiel.

Quand Hobbes écrit en introduction du *Léviathan* que lire en soi-même nous enseigne les pensées et les passions communes à tous les hommes, Martel soutient qu'il s'agit d'une allégorie sur l'acte de lecture. Et cette allégorie, banale à première vue, est d'une portée

²Thèse selon laquelle Thomas Hobbes renoue avec l'arme rhétorique dans le *Léviathan* à la suite de son abandon temporaire dans les *Elements of Law* et le *De Cive*. Voir Quentin SKINNER, *Reason and Rhetoric in the Philosophy of Hobbes*, Cambridge University Press, Cambridge, 1996. Et David JOHNSTON, *The Rhetoric of Leviathan: Thomas Hobbes and the Politics of Cultural Transformation*, Princeton University Press, Princeton, 1984.

essentielle pour la compréhension du texte hobbesien : elle transfigure son sens immédiat parce qu'elle offre un modèle de lecture où chacun participe à la définition du sens. Elle avertit alors le lecteur qu'il participe lui-même, comme lecteur actif du *Léviathan*, à un acte de performance rhétorique et qu'il doit prendre une distance par rapport à son expérience de lecture. De la sorte, quand Hobbes, quelques lignes plus loin, semble assujettir cette lecture de soi sous le pouvoir de l'autorité souveraine, un lecteur actif, conscient de la nature rhétorique du texte, découvre que cet assujettissement est défendu à l'intérieur de la figure de l'épître, laquelle "in its ironic form consists of apparently turning over something (in this case authority) to an audience (in this case the sovereign reader) only to imply something negative or derisive in so doing" (p. 45-46). De même, quand Hobbes avance des arguments en faveur de la souveraineté absolue dans la première partie du *Léviathan*, le même lecteur dépasse le sens symbolique de la première lecture et remarque que notre assujettissement à cette souveraineté repose toujours, en dernière instance, sur notre "belief", sur notre foi et notre confiance personnelles à l'égard de la vérité souveraine.

Nous pourrions ainsi multiplier les exemples, mais il est avant tout essentiel de noter les effets subversifs de la rhétorique : celle-ci insufflé un deuxième sens au texte qui sape les fondations de la souveraineté par une conception décentralisée de l'autorité et expose les mécanismes par lesquels l'autorité textuelle et, analogiquement, l'autorité souveraine sont produites.

Or, si Hobbes nous invite, avec cette allégorie sur l'acte de lecture, à lire son propre livre à la lumière de sa dimension rhétorique, c'est, selon Martel, qu'il développe une méthode de lecture qui guide également sa propre lecture des *Écritures*. C'est en ce sens que Hobbes lit les *Écritures* comme un texte rhétorique : et ce principe d'interprétation de la deuxième moitié du *Léviathan* fonde le deuxième effort de Martel pour nous convaincre de l'antilibéralisme et du démocratisme radical de Hobbes et soulève, à notre avis, les éléments les plus intéressants de son étude.

Lire les *Écritures* comme un texte rhétorique esquivé les pièges d'une lecture démagogique et autoritaire, qui idolâtre les représentations de la Bible comme des vérités littérales. Contre les autres interprétations, conservatrices ou puritaines, Hobbes fait donc

une lecture de la Bible qui insiste toujours sur le caractère purement représentatif de la Trinité chrétienne ; et une telle lecture produit, selon Martel, une interprétation démocratique de l'histoire eschatologique.

Notons tout d'abord que, selon cette interprétation, la Trinité chrétienne correspond à trois personnifications de Dieu, à trois figurations rhétoriques qui sont, à différentes époques, les manifestations terrestres de la promesse de Dieu.

Moïse est ainsi la première manifestation terrestre de Dieu, sa première personnification réelle. Il n'est ni Dieu lui-même, ni un simple vecteur passif de la volonté divine : il est plutôt un agent actif qui institue un Royaume où l'autorité est un phénomène essentiellement humain. Si Moïse interprète la volonté divine, c'est cependant le peuple juif qui consent à approuver cette interprétation, et qui agit à titre d'auteur du pouvoir souverain. Dans cette perspective, l'autorité de Moïse n'est pas divine : elle est démocratique parce qu'elle repose sur la volonté du peuple. Et en ce sens, Martel défend une thèse capitale : la deuxième moitié du *Léviathan* renfermerait une deuxième généalogie de la souveraineté. Mais cette généalogie biblique ne serait pas la simple autorisation chrétienne de la première généalogie séculière³ ; elle serait plutôt une généalogie de la souveraineté du Royaume de Dieu, qui subvertit la généalogie séculière et défie les souverainetés contemporaines du Royaume des Ténèbres.

Le but de Martel est alors de montrer que, selon Hobbes, il faut aujourd'hui sortir du Royaume des Ténèbres et instituer le Royaume du Saint-Esprit, avant le retour de Jésus le fils et du deuxième Royaume de Dieu. Et puisque l'institution de ce Royaume implique une interprétation du Saint-Esprit, l'importance de lire les *Écritures* comme un texte rhétorique prend ici tout son sens. Contre l'interprétation puritaine, Hobbes défend que le Saint-Esprit n'est pas réel, mais métaphorique : il s'agit d'une hypostase vide et pure. Et contre l'interprétation conservatrice, il défend que cette figure métaphorique du Saint-Esprit agit à titre de clé de lecture pour comprendre le sens des *Écritures*. Cette métaphore est ainsi la

³ Soulignons ici que cette interprétation de la deuxième généalogie est défendue par Aryeh BOTWINICK, *Skepticism, Belief, and the Modern: Maimonides to Nietzsche*, Cornell University Press, Ithaca, 1997.

personnification rhétorique de Dieu, ouverte à plusieurs interprétations, mais aussi l'hypostase à partir de laquelle on apprend à lire tous les signes. De sorte que le pouvoir politique du Saint-Esprit est opposé à toute forme de souveraineté qui dicterait le sens de la vérité ; mieux, il est ouvert aux lectures privées et forme une autorité démocratique où le sujet est politique parce qu'il participe à la discussion sur le sens.

Subverting The Leviathan de J. R. Martel est donc ambitieux : son interprétation ne peut tenir qu'à la condition de lire le *Léviathan* comme l'allégorisation de la condition du sujet sous la souveraineté. En rupture de ban avec l'érudition traditionnelle, ce livre pousse ainsi l'audace jusqu'à la limite du défendable pour la plupart des spécialistes de l'œuvre hobbesienne. Et contre une telle interprétation démocratique de Hobbes, il est impossible d'ignorer l'argument contextualiste de Quentin Skinner, naguère dressé contre la fameuse thèse Taylor-Warrender⁴, et qui soulève l'anachronisme de toute lecture désincarnée, dont le seul souci est souvent l'unité du système philosophique. Dans quelle mesure, en effet, peut-on défendre une telle interprétation du *Léviathan*, alors que les contemporains de Hobbes, opposants et disciples confondus, ne l'ont jamais défendue ni même évoquée ? Car si l'intention politique de Hobbes était de s'opposer à toute forme de souveraineté, ne serait-ce que par les effets subversifs de la rhétorique, tous ses contemporains, sans exception, l'ont manquée ! Aussi, jamais n'est-il venu à l'esprit de Hobbes de rectifier ce contresens dans l'anonymat d'une quelconque correspondance.

L'interprétation de J. R. Martel est donc anachronique, indifférente au contexte politique et intellectuel de Hobbes, et à notre avis, il s'agit d'un défaut majeur. Mais si elle demeure incontournable, c'est parce qu'elle explore des dimensions du *Léviathan* longtemps marginalisées par les spécialistes des études hobbesiennes. C'est aussi parce qu'elle révèle combien une lecture attentive des deux dernières parties de ce livre peut bouleverser notre compréhension de sa

⁴ Skinner défend l'anachronisme de la thèse Taylor-Warrender, selon laquelle l'obligation politique de Hobbes repose sur l'obéissance aux commandements de Dieu, dans Quentin SKINNER, « The context of Hobbe's theory of political obligation », In *Visions of Politics*, Cambridge University Press, Cambridge, 2002, pp. 264-286.

philosophie politique. Une telle interprétation nous invite alors à une relecture du *Léviathan*, et plus particulièrement à une relecture de l'interprétation hobbesienne des *Écritures*.